

Les enquêtes de Maximime et Vincent

10 - et 10 de der... und Nachfolge !



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance
avec des faits réels ou ayant existé n'est
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux !

Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture libre de droits : pixabay.com

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

septembre 2015

septembre 2019

Introduction

On prend les mêmes et on continue...

Quand on aime, on ne compte pas, c'est bien connu !

J'aime tant relire et adapter ces aventures que je ne m'en lasse pas. Les lieux sont tout aussi précis que le contexte est original et ça colle !

Si Maximine et Vincent sont un peu mis de côté, c'est simplement que Raoul... ou un de ses nombreux alias prend beaucoup plus de place dans l'histoire.

Ils ne sont pas mis de côté, bien au contraire, car on les retrouve sans cesse, même si Maximine en a un peu ras le bol de le chasser, il laisse le célèbre Charles Dujardin tenter sa chance.

Charles n'est pas un amateur, mais il a été sacrément surpris du bonhomme... qui l'a tout simplement renvoyé à Paris... et en bateau !

Affaires à suivre, donc...

Chapitre 1 : La seconde arrestation

Pour faire suite aux évènements tout juste passés, si d'un côté Stéphane Dafflon est redevenu Bernard Buisson, ou l'inverse, et qu'il était content de la tournure de celles-ci, car il avait fait fort... de l'autre, sur la Seine, fraîchement débarqué, le sieur Charles Dujardin avait passé trop de temps dans la cabine du capitaine.

Heureux de retrouver toute sa mobilité, fâché d'être à nouveau à Paris, trop tôt, et fâché de n'avoir pu pincer ledit Stéphane, Charles n'a pas trop attendu pour retourner à la gare et reprendre le premier train TGV en direction de la Suisse. Une douche, un repas, un petit somme réparateur, une grosse réflexion sur comment être plus fort que l'artiste Dafflon.

À Lausanne, le lendemain matin, dès huit heures, douze voitures de déménagement encombraient la ruelle Druet, entre l'avenue Joinini et l'avenue du Mont-Blanc. Monsieur Félix Davey quittait l'appartement qu'il occupait au quatrième étage du numéro 8... ainsi que Monsieur Jean Dubreuil, expert, qui avait réuni en un seul appartement le cinquième étage de la même maison et le cinquième étage des deux maisons contigües.

C'était une pure coïncidence, puisque ces messieurs ne se connaissaient pas. Chose étonnante de surcroît, leur collection de meubles étaient convoitée jusqu'à l'étranger. Ce détail a été bien remarqué dans le quartier, mais dont on ne parlait que plus tard, aucune des douze voitures ne portait le nom et l'adresse du déménageur, et aucun des hommes ne s'attardait dans les cafés avoisinants.

Ils ont si bien travaillé qu'en 3 heures, tout était fini.
Il ne restait plus que des morceaux de papiers et
de chiffons qu'on laisse derrière soi.

Monsieur Félix Davey est un jeune homme élégant, vêtu
selon la mode la plus raffinée, mais qui marchait toujours
avec une canne. Il est allé tranquillement s'asseoir sur
un banc qui borde le grand parking de la rue de la Pontaise.
Près de lui, une femme en tenue plus sobre lisait son journal,
tandis qu'un enfant jouait à dessiner le sol avec des bâtons
de craie.

Au bout d'un instant Félix Davey dit à la femme...

F: Delaroche ?

...: Parti depuis ce matin, neuf heures...

F: Où ?

...: À la Préfecture de police...

F: Seul ?

...: Seul...

F: Pas de nouvelle, cette nuit ?

...: Aucune...

F: On a toujours confiance en vous dans la maison ?

...: Toujours... je rends de petits services à Madame
Delaroche, et elle me raconte tout ce que fait
son mari... nous avons passé la matinée ensemble...

F: C'est bien. Jusqu'à nouvel ordre, continuez à venir ici,
chaque jour, à onze heures...

...: Bien...

...

Il se lève et se rend dans un petit restaurant chinois
où il prend un repas.

Plus tard, il retourne à la ruelle Druey, et tout de suite, il dit à la concierge qu'il va jeter un dernier coup d'oeil là-haut avant de lui rendre les clés, ce qui était prévu avec la gérance.

Il termine son inspection par la pièce qui lui servait de bureau. Là, il saisit l'extrémité d'un tuyau dont le coude était articulé et qui pendait le long de la cheminée, il enlève le bouchon qui le fermait, adapte un petit appareil en forme de cornet, et souffle. Un léger coup de sifflet lui répond. Portant le tuyau à sa bouche, il demande en murmurant... s'il n'y a personne et s'il peut monter.

Il remet le tuyau à sa place. Il fait pivoter une des moulures de marbre de la cheminée.

La plaque de marbre bouge, et la glace qui la surmontait glisse, démasquant une ouverture béante où reposaient les premières marches d'un escalier construit dans le corps même de la cheminée. Il monte.

Au cinquième étage, même orifice au-dessus de la cheminée. Monsieur Dubreuil attendait...

Chez lui, c'était aussi terminé, et il ne restait que trois hommes de garde. L'un après l'autre, ils montent d'un étage par le même chemin et débouchent dans une mansarde où se trouvaient trois individus dont l'un regardait par la fenêtre.

Il n'y avait rien eu de particulier, la rue était calme. Félix leur dit partir dans dix minutes et eux suivront, et qu'au moindre mouvement suspect, ils devraient l'appeler sans réserve. Il ajoute de vérifier l'alarme, ce qui avait été fait, elle fonctionne parfaitement. Les deux messieurs redescendent à l'appartement de Félix Davey.

Après avoir rajusté la moulure de marbre, Félix s'exclame joyeusement...

F: Dubreuil, je voudrais voir la tête de ceux qui découvriront tous ces admirables trucs, timbres d'avertissement, réseau électrique et de tuyaux acoustiques, passages invisibles, laines de parquets qui glissent, escaliers dérobés... c'est une vraie machination de pure féérie !

D: Quelle réclame pour Stéphane Dafflon !

F: Une réclame dont on se serait bien passé. Dominage de quitter une pareille installation. Tout est à recommencer...

D: Oui, c'est dominage...

F: Toutefois, ce sera sur un nouveau modèle, évidemment, plus moderne, car il ne faut jamais se répéter.
Peste soit ce Dujardin !

D: Toujours pas revenu, le Dujardin ?

F: Et non, et ce n'est pas les trains qui manquent, avec le TGV... je lui ai offert une belle balade en yacht... du luxe !

D: Et s'il revient !

F: Dujardin n'abandonne jamais la partie. Il reviendra, mais trop tard. Nous serons loin !

D: Et Mademoiselle Carlton ?

F: Je dois la retrouver dans une heure...

D: Chez elle ?

F: Oh !, non, elle ne rentrera chez elle que dans quelques jours, après la tourmente...

F: Et lorsque je n'aurai plus à m'occuper d'elle.

Mais, vous, Dubreuil, il faut vous hâter !

L'embarquement de tous nos colis sera long, et votre présence est nécessaire sur le quai !

D: Vous êtes sûr que nous ne sommes pas surveillés ?

F: Par qui ? Je ne craignais que Dujardin...

...

Dubreuil se retire. Félix Davey fait un dernier tour, ramasse deux ou trois lettres déchirées, puis, apercevant un morceau de craie, il le prend, dessine sur le papier sombre de la salle à manger un grand cadre...

Il inscrit, ainsi que l'on fait sur une plaque commémorative :

« ICI, HABITAIT DURANT 5 ANNÉES, AU DÉBUT DU 21^{ème} SIÈCLE, RAOUL PETIT, GENTILHOMME-CAMBRIOLEUR ».

Cette petite plaisanterie lui a causé une vive satisfaction. Il la contemplant en sifflotant un air d'allégresse, et...

F: Maintenant que je suis en règle avec les historiens des générations futures, filons. Dépêchez-vous, Maître Dujardin, car avant trois minutes, j'aurai quitté mon gîte, et votre défaite sera totale... encore deux minutes ! Vous me faites attendre, Maître !... Encore une minute ! Vous ne venez pas ? Eh bien, je proclame votre déchéance et mon apothéose. Sur quoi, je m'esquive. Adieu, royaume de Stéfane Dafflon ! Je ne vous verrai plus. Adieu les cinquante-cinq pièces des six appartements sur lesquels je régnais ! Adieu, ma chambrette, mon austère chambrette !

...

Mais une sonnerie a coupé net son accès de lyrisme, une sonnerie aigüe, rapide et stridente, qui s'est interrompue deux fois, reprit deux fois et a cessé.

C'était une alarme. Qu'y avait-il donc ? Quel danger imprévu ? Delaroche ?

Mais non...

Il était sur le point de regagner son bureau et de s'enfuir, mais d'abord, il se dirige du côté de la fenêtre.

Personne dans la rue. L'ennemi serait-il donc déjà dans la maison ? Il écoute et croit discerner des rumeurs confuses. Sans plus hésiter, il court jusqu'à son bureau et, comme il en franchissait le seuil, il distingue le bruit d'une clé que l'on cherchait à introduire dans une serrure...

F: "Diable, il est temps. La maison est peut-être cernée... l'escalier de service, impossible. Heureusement que la cheminée..."

Il pousse vivement la moulure, mais elle ne bougeait pas. Il fait un effort plus violent, elle ne bougeait pas plus. Au même moment, il avait l'impression que la porte s'ouvrait là-bas et que des pas résonnaient...

F: Sacré nom, je suis perdu si ce fichu mécanisme...
...

Ses doigts se convulsaient autour de la moulure, et de tout son poids, il pèse, mais rien ne bougeait. Rien !

Par une malchance incroyable, par une méchanceté vraiment effarante du destin, le mécanisme qui fonctionnait encore il y a un instant ne fonctionnait plus !

Il s'acharne, se crispe. Le bloc de marbre demeurerait inerte, immuable. Malédiction !

Était-il admissible que cet obstacle stupide lui barre le chemin ?

Il frappe le marbre, il le frappe à coups de poing rageurs, il le martèle, il l'injurie...

...: Eh bien, quoi, Monsieur Stéphane Dafflon, il y a donc quelque chose qui ne marche pas comme il vous plait ?

...

Stéphane Dafflon se retourne, secoué d'épouvante.

Charles Dujardin était devant lui !

Oui, Charles Dujardin !

Il le regarde en clignant des yeux, comme gêné par une vision cruelle... oui, c'était Charles Dujardin de Paris ! Celui-là même qu'il avait expédié en France ainsi qu'un colis dangereux, et qui se dressait en face de lui, victorieux et libre !

Ah !, pour que cet impossible miracle se soit réalisé malgré sa volonté, il fallait un bouleversement des lois naturelles, le triomphe de tout ce qui est illogique et anormal !

Et Charles prononce, ironique à son tour, et plein de cette politesse dédaigneuse avec laquelle son adversaire l'avait si souvent cinglé...

C: Monsieur Stéphane Dafflon, je vous avertis qu'à partir de cette minute, je ne penserai plus jamais à la nuit que vous m'avez fait passer dans l'hôtel Bernard Grunder, plus jamais aux mésaventures de mon ami Brun, plus jamais à mon enlèvement en automobile, et non plus à ce voyage que je viens d'accomplir, ficelé par vos ordres sur une couchette, certes confortable. Cette minute efface tout. Je ne me souviens plus de rien.

Je suis payé. Je suis royalement payé...

...

Stéfane Dafflon gardait le silence...

Charles reprend...

C: N'est-ce pas votre avis ?

...

Il avait l'air d'insister comme s'il avait réclamé une sorte de quittance à l'égard du passé. Après un instant de réflexion, durant lequel le Français s'est senti pénétré, scruté jusqu'au plus profond de son âme, Stéphane déclare...

S: Je suppose, Monsieur, que votre conduite actuelle s'appuie sur des motifs sérieux ?

C: Extrêmement sérieux !

S: Le fait d'avoir échappé à mon capitaine et à mes matelots n'est qu'un incident secondaire. Mais le fait d'être ici, devant moi, seul, vous entendez, seul en face de moi, me donne à croire que votre revanche est aussi complète que possible...

C: Aussi complète que possible... oui...

S: Cette maison ?

C: Cernée...

S: Les deux maisons voisines ?

C: Cernées...

S: L'appartement au-dessus de celui-ci ?

C: Les trois appartements du cinquième que Monsieur Dubreuil occupait: cernés...

S: De sorte que...

C: De sorte que vous êtes pris, Monsieur Stéphane Dafflon, irrémédiablement pris !

S: Hum... comme c'est dommage...

C: Oui...

...

Les mêmes sentiments qui avaient agité Dujardin au cours de sa promenade en automobile, Stéphane les éprouvait, la même fureur concentrée, la même révolte, mais aussi, en fin de compte, la même loyauté le courbait sous la force des choses.

Tous deux, également puissants, devaient accepter la défaite comme un mal provisoire...

S: Alors, nous sommes quittes, Monsieur !

...

Le Français semblait ravi de cet aveu. Stéphane Dafflon reprend, souriant...

S: Hum... et je n'en suis pas fâché ! Cela devenait fastidieux de gagner à tous coups. Je n'avais qu'à allonger le bras pour vous atteindre. Cette fois, je suis touché, Maître !

...

Et il riait de bon coeur...

S: Enfin, on va se divertir ! Stéphane Dafflon est dans la souricière. Comment va-t-il sortir de là ? Quelle aventure ! ... Ah, Maître, je vous dois une rude émotion. C'est ça, la vie !

...

Il se presse les tempes de ses deux poings fermés, comme pour comprimer la joie désordonnée qui bouillonnait en lui, et il avait aussi des gestes d'enfant qui, décidément,

s'amuse au-delà de ses forces.

Enfin, il s'approche...

S: Et maintenant, qu'attendez-vous ?

C: Ce que j'attends ?

S: Oui, Delaroche est là, avec ses hommes.

Pourquoi n'entrent-ils pas ?

C: Je l'ai prié de ne pas entrer...

S: Et il a consenti ?

C: Je n'ai requis ses services qu'à la condition formelle qu'il se laisserait guider par moi. D'ailleurs, il croit que Monsieur Félix Davey n'est qu'un complice de Stéphane Dafflon !

S: Alors je répète ma question sous une autre forme: pourquoi êtes-vous entré seul ?

C: J'ai d'abord voulu vous parler...

S: Ah, ah ! Vous avez à me parler ?

...

Cette idée parut plaire singulièrement. Il y a telles circonstances où l'on préfère de beaucoup les paroles aux actes...

S: Monsieur Dujardin, je regrette de ne pas avoir de fauteuil à vous offrir. Cette vieille caisse à moitié brisée vous sied-elle ? Ou bien, le rebord de cette fenêtre ? Je suis sûr qu'un verre de bière serait le bienvenu... brune ou blonde ? Asseyez-vous, je vous prie...

C: Inutile, causons ! Je serai bref. Le but de mon séjour en Suisse n'était pas votre arrestation. Si je vous ai poursuivi, c'est parce que je n'avais aucun autre moyen...

S: Dans quel but ?

- C: Retrouver le diamant bleu !
 S: Le diamant bleu !?
 C: Certes, puisque celui qu'on a découvert dans le flacon du consul Bleichen n'était pas le vrai...
 S: En effet. Le vrai a été expédié par la Dame blonde, je l'ai fait copier exactement, et comme, alors, j'avais des projets sur les autres bijoux de la comtesse, et que le consul Bleichen était déjà suspect, la Dame blonde, pour ne pas être soupçonnée à son tour, glissait le faux diamant dans les bagages dudit consul...
 C: Tandis que vous, vous gardiez le vrai !
 S: Bien entendu !
 C: Ce diamant-là, il me le faut !
 S: Impossible... mille regrets...
 C: Je l'ai promis à la comtesse de Crozon... et je l'aurai...
 S: Comment l'aurez-vous, puisqu'il est en ma possession ?
 C: Je l'aurai précisément parce qu'il est en votre possession...
 S: Je vous le rendrai donc ?
 C: Oui...
 S: Volontairement ?
 C: Je vous l'achète...
 S: Hum...
 ...

Stéfane Dafflon a eu un accès de gaieté...

- S: Vous êtes bien de votre pays. Vous traitez ça comme une affaire...
 C: C'est une affaire...
 S: Et que m'offrez-vous ?
 C: La liberté de Mademoiselle Carlton...
 S: Sa liberté ? Mais je ne savais pas qu'elle était en état d'arrestation...
 C: Je fournirai à Monsieur Delaroche les indications

nécessaires... Privée de votre protection, elle sera prise, elle aussi...

Stéfane Dafflon s'esclaffe de nouveau...

S: Cher Monsieur, vous m'offrez ce que vous n'avez pas.
Mademoiselle Carlton est en sureté et elle ne craint rien. Je demande autre chose...

...

Le Français hésite, visiblement embarrassé, un peu de rouge aux pommettes. Puis, brusquement, il met la main sur l'épaule de son adversaire...

C: Et si je vous proposais...

S: Ma liberté ?

C: Non... mais enfin, je peux éventuellement sortir de cette pièce, et me concerter avec Monsieur Delaroche...

S: Et me laisser réfléchir ?

C: Oui...

S: Eh ! Mon Dieu, à quoi cela me servira-t-il !
Ce satané mécanisme ne fonctionne plus !

...

Stéfane a poussé avec irritation la moulure de la cheminée. Il étouffa un cri de stupéfaction, car cette fois, caprice des choses, retour inespéré de la chance, le bloc de marbre avait bougé !

C'était le salut, l'évasion possible.

En ce cas, à quoi bon se soumettre aux conditions de Du Jardin ? Il marche de droite et de gauche, comme s'il méditait sa réponse. Puis, à son tour, il pose sa main sur l'épaule du Français...

S: Tout bien pesé, Monsieur Dujardin, j'aime mieux faire mes petites affaires seul...

C: Cependant...

S: Non, je n'ai besoin de personne...

C: Quand Delaroche vous tiendra, ce sera fini.

On ne vous lâchera pas...

S: Qui sait !

C: Voyons, c'est de la folie. Toutes les issues sont occupées...

S: Il en reste une !

C: Laquelle ?

S: Celle que je choisirai...

C: Des mots ! Votre arrestation peut être considérée comme effective !

S: Elle ne l'est pas !

C: Alors ?

S: Alors, je garde le diamant bleu...

...

Dujardin regarde sa montre...

C: Il est 3 heures moins 10. À 3 heures, j'appelle Delaroche...

S: Nous avons donc 10 minutes devant nous pour bavarder...

Profitez-en, Monsieur Dujardin, et pour satisfaire la curiosité qui me dévore, dites-moi comment vous vous êtes procuré mon adresse et le nom de Félix Davey...

...

Tout en surveillant attentivement Stéphane Dafflon dont la bonne humeur l'inquiétait, Dujardin se prête volontiers à cette petite explication où son amour-propre trouvait son compte...

C: Votre adresse ?, je la tiens de la Dame blonde !

S: Clotilde !

C: Elle-même... rappelez-vous... quand j'ai voulu l'enlever, elle a téléphoné à sa couturière...

S: Ah oui ?

C: Eh bien, j'ai compris plus tard que la couturière, c'était vous. Et, dans le bateau, cette nuit, par un effort de mémoire, qui est peut-être une des choses dont il me sera permis de tirer vanité, je suis parvenu à reconstituer les deux derniers chiffres de votre numéro de téléphone... 73. De la sorte, possédant la liste de vos maisons "retouchées", il m'a été facile, dès mon arrivée à Paris, ce matin, à 11 heures, de chercher et de découvrir dans l'annuaire le nom et l'adresse de Monsieur Félix Davey. Ce nom et cette adresse connus, j'ai demandé l'aide de Monsieur Delaroche...

S: Admirable ! De premier ordre ! Je n'ai qu'à m'incliner... mais ce que je ne saisis pas, c'est que vous ayez pris le train aussi rapidement. Comment avez-vous fait pour vous évader de l'Hirondelle ?

C: Je ne me suis pas évadé...

S: Cependant, vous êtes là...

C: Vous aviez donné l'ordre au capitaine de n'arriver à Paris qu'à une heure du matin. On m'a débarqué à minuit. J'ai donc pu prendre le premier TGV...

S: Le capitaine n'aurait-il trahi ? C'est inadmissible !

C: Il ne vous a pas trahi !

S: Mais alors ?

C: C'est sa montre...

S: Sa montre ?

C: Oui, sa montre que j'ai avancée d'une heure !

S: Comment ?

C: Comme on avance une montre. Nous causions, assis l'un près

de l'autre, je lui racontais des histoires qui l'intéressaient... il ne s'est aperçu de rien...

S: Bravo, bravo, le tour est joli, je le retiens.
Mais la pendule dans la cabine ?

C: Ah, la pendule, c'était plus difficile, car j'avais les jambes liées, mais le matelot qui me gardait pendant les absences du capitaine a bien voulu donner un coup de pouce aux aiguilles...

S: Lui ? Allons donc ! Il a consenti ?

C: Oh !, il ignorait l'importance de son acte !
Je lui ai dit qu'il me fallait à tout prix prendre le premier train, et... il s'est laissé convaincre...

S: Moyennant...

C: Moyennant un petit cadeau... que l'excellent homme d'ailleurs a l'intention de vous transmettre loyalement...

S: Quel cadeau !

C: Presque rien...

S: Mais encore ?

C: Le diamant bleu...

S: Le diamant bleu ! ?

C: Oui, le faux, celui que vous avez substitué au diamant de la comtesse, et qu'elle m'a confié...

...

Stéfane a eu une explosion de rires, soudaine et tumultueuse...

S: Dieu, que c'est drôle ! Mon faux diamant repassé au matelot ! Et la montre du capitaine !
Et les aiguilles de la pendule !

...

Jamais encore Dujardin n'avait senti la lutte aussi violente entre Stéfane et lui. Avec son instinct prodigieux, il devinait,

sous cette gaité excessive, une concentration de pensée formidable, comme un rainassis de toutes les facultés. Peu à peu, Stéphane Dafflon s'était rapproché. Le Français recule et, distraitement, glisse les doigts dans la poche de son veston...

C: Il est trois heures, Monsieur Stéphane Dafflon...

S: Trois heures, déjà ? Quel domnage !

On s'amusait tant !

C: J'attends votre réponse...

S: Ma réponse ? Mon Dieu, que vous êtes exigeant !

Alors, c'est la fin de la partie que nous jouons.

Et comme enjeu, ma liberté !

C: Ou le diamant bleu...

S: Soit... jouez le premier. Que faites-vous ?

C: Je marque le roi, en jetant un coup de révolver...

S: Et moi, le point !

...

Stéphane Dafflon a lancé son poing vers le Français. Dujardin avait tiré en l'air, pour appeler Delaroche dont l'intervention lui semblait urgente. Toutefois, le poing de Stéphane Dafflon jaillit droit à l'estomac de Dujardin qui pâlit et chancela. D'un bond, Stéphane Dafflon saute jusqu'à la cheminée, et déjà la plaque de marbre s'ébranlait... trop tard ! La porte de l'appartement s'ouvrait...

M: Rendez-vous, Stéphane Dafflon ! Sinon...

...

Delaroche, posté sans doute plus près que Stéphane Dafflon ne l'avait cru, Delaroche était là, le révolver braqué sur lui. Et derrière Delaroche, dix hommes, vingt hommes se bouscullaient, de ces gaillards solides et sans scrupules, qui

l'auraient abattu comme un chien au moindre signe de résistance.

Il fait un geste, très calme...

S: Bas les pattes ! Je me rends...

...

Dans la pièce dépourvue de ses meubles et de ses tentures, les paroles de Stéphane Dafflon se prolongeaient ainsi qu'un écho.

« Je me rends ! »

Paroles incroyables ! On s'attendait à ce qu'il s'évanouisse soudain par une trappe, ou qu'un pan de mur s'écroule devant lui et le dérobe une fois de plus à ses agresseurs... eh non, il se rendait !

Delaroche s'avance, et, très ému, avec toute la gravité que comportait un tel acte, lentement, il tend la main sur son adversaire... avec une jouissance infinie...

M: Je vous arrête, Stéphane Dafflon !

...

S: Brnr, vous m'impressionnez, mon bon Delaroche. Quelle mine lugubre ! On dirait que vous parlez sur la tombe d'un ami. Voyons, ne prenez pas ces airs d'enterrement...

M: Je vous arrête !

S: J'avais compris... et ça vous épate ?

Au nom de la loi, dont il est le fidèle exécuter...

Delaroche, enquêteur scientifique à Berne et inspecteur principal en déplacement à Lausanne, qui arrête enfin le méchant Stéphane Dafflon... Minute historique, et dont vous saisissez toute l'importance... et c'est la seconde

fois que pareil fait se produit. Bravo, Delaroche,
vous irez loin dans la carrière !

Et il offrait ses poignets...

C'a été un évènement qui s'accomplissait d'une manière un peu solennelle. Malgré leur brusquerie ordinaire et l'âpreté de leur ressentiment contre Stéphane, les agents agissaient avec réserve, étonnés qu'il leur était permis de toucher à cet être intangible...

M: Mon pauvre Stéphane Dafflon, que diraient tes amis
du noble faubourg s'ils te voyaient humilié de la sorte ?

...

Stéphane écarte les poignets avec un effort progressif et continu de tous ses muscles. Les veines de son front se gonflaient. Les maillons de la chaîne pénétrèrent dans sa peau... et la chaîne saute...

S: Une autre, camarades, celle-ci ne vaut rien !

...

On lui en passa deux. Stéphane approuvait...

Puis, comptant les agents...

S: Combien êtes-vous, mes amis ? 25 ? 30 ?

C'est beaucoup... rien à faire...

Ah !, si vous n'aviez été qu'une douzaine !

...

Il avait vraiment de l'allure, une allure de grand acteur qui joue son rôle d'instinct avec impertinence et légèreté.

Du jardin le regardait, comme on regarde un beau spectacle dont on sait apprécier toutes les beautés et toutes

les nuances.

Et vraiment, il a eu cette impression bizarre que la lutte était égale entre ces trente hommes d'un côté, soutenus par tout l'appareil formidable de la justice, et de l'autre côté, cet être seul, sans armes et enchaîné.

Stéfane ricane...

Malgré lui, le Français hausse les épaules, avec l'air de dire: "Il ne tenait qu'à vous de..."

S: Jamais ! Jamais... Vous rendre le diamant bleu ?

Ah !, non, il m'a déjà coûté trop de peine.

J'y tiens. Lors de la première visite que j'aurai l'honneur de vous faire à Paris, le mois prochain sans doute, je vous dirai les raisons... mais serez-vous à Paris, le mois prochain ? Préférez-vous... Vienne ?, ou Saint-Pétersbourg ?

...

Il sursaute. Au plafond, soudain, résonnait un timbre. Et ce n'était plus la sonnerie d'alarme, mais l'appel du téléphone dont les fils aboutissaient à son bureau, entre les deux fenêtres, et dont l'appareil n'avait pas été enlevé. Le téléphone !

Qui donc allait tomber dans le piège que tendait un abominable hasard ! Stéphane Dafflon a eu un mouvement de rage vers l'appareil, comme s'il avait voulu le briser, le réduire en miettes, et, par là même, étouffer la voix mystérieuse qui demandait à lui parler. Mais Delaroche décroche le récepteur...

M: Allo... allo... le numéro 648073...

Oui, c'est ici...

...

Vivement, avec autorité, Dujardin l'écarte, saisit le récepteur et applique son mouchoir pour rendre plus indistinct le son de sa voix. À ce moment, il lève les yeux sur Stéphane Dafflon. Et le regard qu'ils échangèrent leur prouvait que la même pensée les avait frappés tous deux, et que tous deux prévoyaient jusqu'aux dernières conséquences de cette hypothèse possible, probable, presque certaine: c'était la Daine blonde qui téléphonait.

Elle croyait téléphoner à Félix Davey, ou plutôt à Maximine Bermond, et c'est à Dujardin qu'elle allait se confier ! Et le Français scande...

C: Allo ! ... allo ! ... Oui, c'est moi, Maximine...

...

Tout de suite, le drame se dessinait, avec une précision tragique. L'indomptable et railleur Stéphane ne songeait même pas à cacher son anxiété, et, la figure pâlie d'angoisse, il s'efforçait d'entendre, de deviner...

Et Dujardin continuait, en réponse à la voix mystérieuse...

C: Allo... allo... mais oui, tout est terminé, et je m'apprêtais justement à vous rejoindre, comme il était convenu... où ? ... Mais à l'endroit où vous êtes. Ne croyez-vous pas que c'est encore là...

...

Il hésitait, cherchant ses mots, puis il s'arrête. Il était clair qu'il tâchait d'interroger la jeune fille sans trop s'avancer lui-même et qu'il ignorait absolument

où elle se trouvait.

En outre, la présence de Delaroche semblait le gêner...

Ah !, si quelque miracle avait pu couper le fil de cet entretien diabolique ! Stéphane Dafflon l'appelait de toutes ses forces, de tous ses nerfs tendus !

Et Dujardin prononce encore...

C: Allo !... Allo !... Vous n'entendez pas ?...

Moi non plus... très mal... c'est à peine si je distingue... vous écoutez ? Eh bien, voilà... en réfléchissant... il est préférable que vous rentriez chez vous... Quel danger ? Aucun...

Mais il est à Paris !, j'ai reçu un message de Paris me confirmant son arrivée !

...

L'ironie de ces mots ! Dujardin les articulait avec un bien-être inexprimable. Et il ajoute...

C: Ainsi donc, ne perdez pas de temps, chère amie, je vous rejoins !

...

Et il pose le récepteur.

L'instant est de marbre. Charles demande trois hommes. Maximine demande si c'est pour la Dame blonde. En effet, et il est content de cette capture en plus de celle de Stéphane. Vincent arrive enfin. Delaroche lui demande d'accompagner le Français avec deux hommes.

Le Français s'éloigne, suivi des trois agents. Voilà, c'était fini. La Dame blonde, elle aussi, allait tomber au pouvoir de Dujardin.

Grâce à son admirable obstination, grâce à la complicité d'événements heureux, la bataille s'achevait pour lui en victoire, et pour Stéphane en un désastre irréparable... mais Stéphane le rappelle.

Le Français s'arrête...

Stéphane semblait profondément ébranlé par ce dernier coup. Il était las et sombre. Il se redresse en un sursaut d'énergie. Et malgré tout, allègre, dégagé, il lui dit...

S: Delaroche, vous conviendrez que le sort s'acharne après moi. Tout à l'heure, il m'empêche de m'évader par cette cheminée et me livre à vous. Cette fois, il se sert du téléphone pour vous faire cadeau de la Dame blonde. Je m'incline devant ses ordres...

M: Ce qui signifie ?

S: Ce qui signifie que je suis prêt à rouvrir les négociations...

...

Dujardin prend à part l'enquêteur et sollicite d'un ton d'ailleurs qui n'admettait pas de réplique, l'autorisation d'échanger quelques mots avec Stéphane.

M: Que voulez-vous ?

S: La liberté de Mademoiselle Carlton...

M: Vous savez le prix ? Et vous acceptez ?

S: J'accepte...

...

Le Français était fort bien étonné...

C: Ah !, mais... vous avez refusé... pour vous...

...

S: Il s'agissait de moi, Monsieur Dujardin. Maintenant, il s'agit d'une femme... et d'une femme que j'aime. En Suisse, voyez-vous, nous avons des idées très particulières sur ces choses-là. Et ce n'est pas parce que l'on s'appelle Stéfane Dafflon que l'on agit différemment... au contraire !

...

Il a dit cela très calmement. Dujardin a eu une inclinaison de la tête et murmure...

C: Alors, le diamant bleu ?

S: Prenez ma canne, là, au coin de la cheminée. Serrez d'une main la pomme, et, de l'autre, tournez la virole...

...

Dujardin prend la canne et tourne la virole, et, tout en tournant, il s'aperçoit que la pomme se dévissait. À l'intérieur de cette pomme se trouvait une boule de mastic. Dans cette boule, un diamant. Il l'examine. C'était le diamant bleu...

C: Mademoiselle Carlton est libre, Monsieur...

...

S: Libre dans l'avenir comme dans le présent ? Elle n'a rien à craindre de vous ?

C: Ni de personne...

S: Quoi qu'il arrive ?

C: Quoi qu'il arrive. Je ne sais plus son nom ni son adresse...

S: Merci, et au revoir, car on se reverra, n'est-ce pas, Monsieur Dujardin ?

C: Je n'en doute pas...

...

Il y a eu entre Dujardin et Delaroche une explication assez agitée à laquelle Dujardin a coupé court avec une certaine brusquerie...

C: Je regrette beaucoup, Monsieur Delaroche, de ne pas être de votre avis, mais je n'ai pas le temps de vous convaincre. Je pars pour Paris dans moins d'une heure...

M: Cependant... la Daine blonde ?

C: Je ne connais pas cette personne...

M: Il n'y a qu'un instant...

C: C'est à prendre ou à laisser. Je vous ai déjà livré Stéphane Dafflon... Voici le diamant bleu... que vous aurez le plaisir de remettre vous-même à la comtesse de Crozon. Il me semble que vous n'avez pas à vous plaindre...

M: Mais la Daine blonde ?

C: Trouvez-la !

M: Vous en avez de bonnes...

C: Demandez-lui où elle est...

...

Il enfonce son béret sur sa tête et s'en va rapidement, comme un monsieur qui n'a pas coutume de s'attarder lorsque ses affaires sont finies...

S: Bon voyage, Maître !, et croyez bien que je n'oublierai jamais les relations cordiales que nous avons entretenues... Mes amitiés à Monsieur Brun !

...

Il n'a pas eu de réponse et ricane...

S: C'est ce qui s'appelle filer à l'anglaise...

C'est à croire qu'il a suivi ses cours en Angleterre...

S: Ah !, ce digne insulaire ne possède pas cette fleur de courtoisie par laquelle nous nous distinguons. Pensez un peu, Delaroche, à la sortie qu'un Français ait effectuée en de pareilles circonstances, sous quels raffinements de politesse il a masqué son triomphe ! ... Mais, Dieu me pardonne, Delaroche, que faites-vous ? Allons bon, une perquisition ! Mais il n'y a plus rien, mon pauvre ami, plus un papier. Mes archives sont en lieu sûr...

M: Qui sait ! Qui sait !

...

Stéfane Dafflon se résigne. Tenu par deux inspecteurs, entouré par tous les autres, il assiste patiemment aux diverses opérations. Au bout de vingt minutes, il soupire...

S: Vite, Delaroche, vous n'en finissez pas...

M: Vous êtes donc bien pressé ?

S: Si je suis pressé ! Un rendez-vous urgent !

M: Au dépôt ?

S: Non, en ville !

M: Bah ! Et à quelle heure ?

S: À deux heures !

M: Il est trois heures !

S: Justement, je serai en retard, et il n'est rien que je déteste comme d'être en retard !

M: Me donnez-vous cinq minutes ?

S: Pas une de plus...

M: Trop aimable... je vais tâcher...

S: Ne parlez pas tant... encore ce placard ?

Mais il est vide !

M: Cependant, voici des lettres...

S: De vieilles factures !

M: Non, un paquet attaché par une faveur...

S: Une faveur rose ? Oh ! Delaroche, ne dénouez pas,
pour l'amour du ciel !

M: C'est d'une femme ?

S: Oui...

M: Une femme du monde ?

S: Du meilleur...

M: Son nom ?

S: Madame Delaroche...

M: Très drôle ! Très drôle !

...

À ce moment, les hommes envoyés dans les autres pièces annoncèrent que les perquisitions n'avaient abouti à aucun résultat. Stéphane Dafflon se mit à rire...

S: Parbleu, est-ce que vous espériez découvrir la liste de mes camarades, ou la preuve de mes relations avec un tel ou un tel autre ?

Ce qu'il faudrait chercher, Delaroche, ce sont les petits mystères de cet appartement. Ainsi, ce tuyau est un tuyau acoustique. Cette cheminée contient un escalier. Cette muraille est creuse.

Et l'enchevêtrement des sonneries !

Tenez, Delaroche, pressez ce bouton...

...

Delaroche obéit...

S: Vous n'entendez rien ?

M: Non...

S: Moi non plus, pourtant, vous avez averti le commandant de mon équipe de préparer l'hélicoptère qui va nous enlever

bientôt dans les airs !

...

M: Allons, pas de bêtises, et en route !

...

Il fait quelques pas, les hommes le suivirent.
Stéfane Dafflon ne bouge pas d'une semelle.
Ses gardiens le poussent, en vain...

M: Eh bien, vous refusez de marcher ?

S: Pas du tout...

M: En ce cas...

S: Mais ça dépend...

M: De quoi ?

S: De l'endroit où vous me conduirez...

M: Au dépôt, parbleu !

S: Alors je ne marche pas. Je n'ai rien à faire
à votre dépôt !

M: Allons donc...

S: N'ai-je pas eu l'honneur de vous prévenir que j'avais
un rendez-vous urgent ?

M: Mais voyons !

S: Comment, Delaroché, la Daine blonde attend
ma visite, et vous me supposez assez grossier pour
la laisser dans l'inquiétude ? Ce serait indigne
d'un galant homme !

M: Écoutez, j'ai eu pour vous jusqu'ici des prévenances
excessives, mais il y a des limites. Maintenant,
suivez-moi !

S: Impossible. J'ai un rendez-vous, et je serai
à ce rendez-vous !

M: Une dernière fois...

S: Im-po-ssi-ble !

...

Delaroche fait un signe.

Deux hommes enlèvent Stéphane Dafflon sous les bras, mais ils le lâchent aussitôt avec un gémissement de douleur. De ses deux mains, Stéphane Dafflon les avait piqués avec une pièce pleine d'épines comme un hérisson.

Fous de rage, les autres se précipitèrent, leur haine enfin déchainée, brulant de venger leurs camarades et de se venger eux-mêmes de tant d'affronts, et ils frappaient, et ils cognaient tant qu'ils pouvaient. Un coup plus violent l'atteint et il tombe...

M: Halte-là ! Bon sang !, si vous l'abîmez, vous aurez affaire à moi !

...

Il se penche, prêt à le soigner, mais, ayant constaté qu'il respirait librement, il ordonne qu'on le prenne par les pieds et par la tête, tandis que lui-même le soutiendrait par le dos...

M: Allez-y doucement surtout... pas de secousses...

Ah, les brutes, ils me l'auraient tué !

Eh !, Stéphane, comment ça va ?

...

Stéphane Dafflon ouvrait les yeux. Il balbutie...

S: Pas chic... vous m'avez laissé démolir...

M: C'est de votre faute, non d'un chien... avec votre entêtement... mais vous ne souffrez pas ?

S: Delaroche... l'ascenseur... ils vont me casser...

M: Bonne idée, excellente idée ! D'ailleurs,

l'escalier est si étroit... il n'y aurait pas moyen...

...

Il fait monter l'ascenseur. On installe Stéphane sur un siège avec toutes sortes de précautions. Delaroche prend place auprès de lui et dit à ses hommes de descendre et de l'attendre en bas. Il tire la porte, mais elle n'était pas fermée que des cris ont jailli. D'un bond, l'ascenseur s'était élevé comme un ballon dont on a coupé le câble. Un éclat de rire retentit, moqueur...

Delaroche jure et hurle, cherchant frénétiquement dans l'ombre le bouton de descente... et comme il ne trouvait pas, il crie d'aller au cinquième.

Quatre à quatre, les agents grimpent l'escalier, mais il se produit ce fait étrange: l'ascenseur semblait crever le plafond du dernier étage, puis il a disparu aux yeux des agents, émergeant à l'étage supérieur. Trois hommes guettaient qui ouvrent la porte. Deux d'entre eux maîtrisent Delaroche, lequel, gêné dans ses mouvements, abasourdi, ne songeait guère à se défendre. Le troisième était emporté par Stéphane Dafflon...

S: Je vous avais prévenu, Delaroche... l'enlèvement en hélico... et grâce à vous ! Une autre fois, soyez moins compatissant. Et surtout, rappelez-vous que Stéphane Dafflon ne se laisse pas frapper et mettre à mal sans des raisons sérieuses. Adieu...

...

La cabine était déjà refermée et l'ascenseur, avec Delaroche, réexpédié vers les étages inférieurs. Et tout cela s'est exécuté si rapidement que le policier

retrouve les agents près de la loge de la concierge.

Sans même se donner le mot, ils traversent la cour en toute hâte et remontent l'escalier de service, seul moyen d'arriver à l'étage des combles par où l'évasion s'était produite.

Un long couloir à plusieurs coudes et bordé de petites chambres numérotées conduisait à une porte, que l'on avait simplement repoussée. De l'autre côté de cette porte, et par conséquent dans une autre maison, partait un autre couloir, également à angles brisés et bordé de chambres semblables.

Tout au bout, un escalier de service. Delaroche le descend, traverse une cour, un vestibule et s'élanche dans une rue. Alors il comprend que les deux maisons, bâties en profondeur, se touchaient, et leurs façades donnaient sur deux rues, non pas perpendiculaires, mais parallèles. Il entre dans la loge de la concierge et montrant sa carte demande si elle a vu passer quatre hommes.

Elle les avait reconnus, mais ils avaient déminagé aujourd'hui. Delaroche s'effondre sur un canapé...

M: Ah, quel beau coup nous avons manqué !

Toute la bande occupait ce pâté de maisons !

...

Avez-vous tout bien compris ?

Euh... mais oui, Stéphane Dafflon avait une dernière échappatoire qui fonctionnait. C'était comme le siège éjectable de l'avion de chasse ou la capsule d'une fusée. Autant dire que c'est une technique fort utile pour s'échapper rapidement. Rapidement aussi, il est récupéré et mis

au courant des autres événements qui s'étaient passés entretemps.

La situation était telle qu'il avait un rendez-vous en ville, mais les circonstances exceptionnelles font que le rendez-vous s'est écourté pour mieux jouer une dernière carte.

Alors, direction: la gare !

...

Quarante minutes plus tard, deux messieurs arrivaient en voiture à la gare de Lausanne et se hâtaient vers le TGV, suivis d'un homme qui portait leurs valises.

L'un d'eux avait le bras en écharpe, et sa figure pâle n'offrait pas l'apparence de la bonne santé.

L'autre semblait joyeux...

C: Au galop, Brun, il ne s'agit pas de manquer le train...
ah, je n'oublierai jamais ces dix jours !

A: Moi non plus !

C: Ah, les belles batailles !

A: Superbes...

C: À peine, çà et là, quelques petits ennuis...

A: Bien petits...

C: Et finalement, le triomphe sur toute la ligne.

Stéphane Dafflon arrêté ! Le diamant reconquis !

A: Et un bras cassé !

C: Quand il s'agit de pareilles satisfactions, qu'importe un bras cassé !

A: Merci bien, surtout le mien !

C: Eh oui ! Rappelez-vous, l'ami, c'est au moment même où vous étiez chez le pharmacien, en train de souffrir comme un héros, que j'ai découvert le fil qui m'a conduit dans les ténèbres...

A: Quelle heureuse chance !

...

Les agents rappelaient de monter prestement...

C: Mais qu'avez-vous, Achille ? Vous n'en finissez pas !

Du nerf, cher camarade...

A: Ce n'est pas le nerf qui me manque !

C: Mais quoi ?

A: Je n'ai qu'une main de disponible...

C: Et après !, en voilà des histoires. On croirait qu'il n'y a que vous dans cet état !

Et les manchots ? Les vrais manchots ?

A: Y z'on bon dos, les manchots !

C: Allons, ça y est-il, ce n'est pas dominage !

...

C: Tenez, mon ami, voici pour votre aide...

...: Merci, Monsieur Dujardin !

...

Le Français lève les yeux, ahuri...

C: Vous !... vous ?

...

Et Brun bégayait, en brandissant son unique main avec des gestes de quelqu'un qui démontre un fait...

A: Vous ! Vous ! Mais vous avez été arrêté !

Dujardin me l'a dit. Quand il vous a quitté, Delaroche et ses trente agents vous entouraient...

...

Stéfane Dafflon croise ses bras et, d'un air indigné, il leur dit...

S: Alors, vous avez supposé que je vous laisserais partir sans vous dire adieu ? Après les excellents rapports d'amitié que nous n'avons jamais cessé d'avoir les uns avec les autres ! Mais ce serait de la dernière incorrection. Pour qui me prenez-vous ?

...

Un signal retentit...

S: Enfin, je vous pardonne... Avez-vous ce qu'il vous faut ? Cigarettes, allumettes... oui... et le journal ? Vous y trouverez des détails sur mon arrestation, votre dernier exploit, Maître. Et maintenant, au revoir, et enchanté d'avoir fait votre connaissance... enchanté vraiment ! Et si vous avez besoin de moi, je serai trop heureux...

...

Il les laisse rapidement et saute sur le quai.
Un nouveau signal, et les portières se ferment...
En agitant son mouchoir, Stéfane leur fait un adieu...

S: Adieu, je vous écrirai... vous aussi, n'est-ce pas ? Et votre bras cassé, Monsieur Brun ? J'attends de vos nouvelles à tous deux... une carte postale de temps à autre... comme adresse: Stéfane Dafflon, Lausanne... c'est suffisant... inutile d'affranchir... adieu... à bientôt...

...

*Et le TGV s'ébranle doucement... puis glissait sur
les rails... direction: Vallorbe et Paris.*

...

Chapitre 2 : la lampe juive

Nous voici à Uettligen chez Maximine Delaroché.
Il est encore assez rare qu'il se retrouve ici avec son collègue de travail, Monsieur Vincent Dupertuis. Pour Maximine, c'est très logique puisqu'il est ici chez lui, mais pour Vincent, c'est rare, et c'est le temps de passer un ou deux jours de petites vacances.

Maximine et Vincent étaient assis sur les deux fauteuils, devant la cheminée, les pieds allongés vers un confortable feu de bois. Maximine s'évertuait dans une lecture qui lui était passionnante, à tel point que Vincent le regardait en se demandant ce qui pouvait bien être aussi prenant. Le connaissant trop bien, il n'y avait que les dossiers de ses enquêtes qui pouvaient le river de la sorte. Là, il s'agissait d'un livre.

Vincent regardait aussi leur nouveau compagnon, un chien. Il était couché en cercle sur un tapis posé là, au hasard, devant la cheminée. Lui aussi, il regardait son maître avec des yeux ronds, sans battements de paupières, des yeux qui n'ont d'autre espoir que de refléter le geste attendu. Le maître allait-il rompre le silence ?

Allait-il révéler le secret de sa lecture actuelle et admettre que ce livre était étrangement passionnant ?

Vincent s'y risque...

V: Les temps sont calmes. J'a pas une enquête sérieuse où la moindre inconnue reste à trouver... où un lieu à surveiller, une goutte d'eau à faire parler...

...

Maximine n'a pas bronché comme s'il n'avait rien entendu. Vincent voyait une profonde satisfaction sur le visage de Maximine. Ce livre devait être très spécial.

Vincent, découragé, se lève et s'approche de la fenêtre. Sous un ciel noir tombait une pluie méchante et rageuse. Un peu plus tard, une voiture jaune arrive. Le chien ne manque pas de dresser l'oreille, sans toutefois dire quoi que ce soit...

V: Tiens, le facteur...

...

Le fonctionnaire a fait tinter le gong de trois petits coups. Arianna est allée voir. Le type annonce deux lettres recommandées. Elle appelle Maximine.

Enfin, il avait posé un marque-page là où il en était et il avait refermé son livre. Maximine est allé signer le terminal du postier, et il est revenu au séjour en décachetant l'une des lettres...

V: Ce sont de bonnes nouvelles ?

M: Cette lettre contient une proposition fort intéressante. Tu réclamaï une affaire, en voici une. Lis toi-même...

Vincent lit :

« Monsieur,

Je viens vous demander le secours de votre expérience.

J'ai été victime d'un vol important, et les recherches effectuées jusqu'ici ne semblent pas devoir aboutir.

Je vous envoie par un autre courrier un certain nombre de journaux qui vous renseigneront sur cette affaire,

et, s'il vous agrée de la poursuivre, je mets mon appartement à votre disposition et vous prie d'inscrire sur le chèque ci-joint, signé de moi, la somme qu'il vous plaira de fixer pour vos frais.

Veuillez avoir l'obligeance de me rendre votre réponse, et croyez,

Monsieur, à l'assurance de mes sentiments de haute considération.

Victor Indermuhle, Bachstrasse 80,

5000 Aarau.»

Voilà qui va les changer !

M: Hé, hé !, voilà qui s'annonce à merveille... un petit voyage à Arau, pourquoi pas ? Je n'ai pas eu l'occasion d'enquêter dans cette région. Je ne serais pas fâché de voir si ailleurs, les conditions sont plus tranquilles...

V: Et de ne plus voir qui tu sais...

M: Je doute, en effet...

V: Arau...

...

Maximine déchire le chèque. Vincent prononçait contre Arau des mots amers. Il était plus francophone qu'alémanique. Maximine ouvre la deuxième enveloppe. Tout de suite, un mouvement d'irritation lui échappe. Son front se plisse pendant toute la lecture, et, froissant le papier, il en fait une boule qu'il jette violemment sur le sol. Le chien n'a pas manqué ce geste pensant que cela pouvait être quelque chose de potentiellement intéressant pour lui...

V: Quoi ? Qu'y a-t-il ?

...

Le chien n'a bien sûr pas répondu... En réalité, c'était à Maximine de répondre, mais c'est alors comme si cette seconde lettre contrecarrait l'enquête demandée par la première. Avec une telle réaction de la part de Maximine, il n'y avait pas d'autre explication. Pour comprendre, Vincent devait lui aussi en prendre connaissance.

Il ramasse donc la boule de papier, la déplie et lit avec une stupeur croissante :

« Mon cher Maître,

Vous savez l'admiration que j'ai pour vous et l'intérêt que je prends à votre renommée. Eh bien, croyez-moi, ne vous occupez pas de l'affaire à laquelle on vous sollicite aujourd'hui. Votre intervention causerait beaucoup de mal, tous vos efforts n'amèneraient qu'un résultat pitoyable, et vous seriez obligé de faire publiquement l'aveu de votre échec. Profondément désireux de vous épargner une telle humiliation, je vous conjure, au nom de l'amitié qui nous unit, de rester bien tranquillement devant votre cheminée.

Mes bons souvenirs à M. Vincent Dupertuis, et pour vous, mon cher Maître, le respectueux hommage de votre dévoué Stéphane Dafflon. »

V: Stéphane Dafflon !?

...

Maximime Delaroche se met à frapper la table
à coups de poing...

A: Eh bien, que se passe-t-il, mon chou ?

V: Euh... du calme...

M: Ah !, il commence à m'embêter, celui-là.

Il se moque de moi comme d'un gamin !

L'aveu public de mon échec ! Ne l'ai-je pas contraint
à rendre le diamant bleu ?

V: Il a peut-être peur...

M: Vincent... Stéphane Dafflon n'a jamais peur,
et la preuve c'est qu'il me provoque !

V: Mais comment a-t-il connaissance de la lettre
que nous envoie Monsieur Indermuhle ?

M: Qu'est-ce que j'en sais ? Tu me poses
des questions stupides, mon cher !

V: Je pensais... je m'imaginais...

M: Quoi ? Que je suis devin ?

V: Non, mais je t'ai vu faire de tels prodiges...

M: Personne ne fait de prodiges... moi pas plus
qu'un autre... ne dis pas de bêtise !

V: Ouais, prodige est peut-être inadéquat...

M: Je réfléchis, je déduis, je conclus, mais
je ne devine pas... sache que dans notre métier,
il n'y a que les imbéciles qui devinent...

...

Vincent n'en dit pas plus, et afin de ne pas passer
pour un imbécile, il ne devait donc pas deviner
pourquoi Maximime était devenu irritable.

En réalité, c'était bien à cause de la lettre de Stéphane.

À ce stade de la réalité, pour calmer Maximime,
il n'y avait qu'une chose à faire, le conduire à Harau.

Et s'il ne l'avait pas deviné, finalement, c'est qu'il le connaissait bien, le Maximine...

V: Tu vas donc en faire plus pour répondre à la provocation de Stéphane que pour Monsieur Indermuhle ?

M: Possible...

V: Maximine, je viens aussi...

M: Et tu vas donc pouvoir conduire avec ton bras gauche qui ne partage pas le sort de ton bras droit ?

V: Que peut-il m'arriver ? Ta Citroën est automatique, et puis tu seras là...

M: C'est ma foi vrai... et nous allons montrer à ce Monsieur qu'il a peut-être tort de nous jeter le gant avec tant d'effronterie. Vite, Vincent allons-y, moi, je vais voir les enfants...

V: Sans attendre les journaux dont Monsieur Indermuhle annonce l'envoi ?

M: À quoi bon !

V: Dois-je avertir Berne ?

M Inutile, Stéphane Dafflon connaîtrait mon arrivée. Je n'y tiens pas. Cette fois, Vincent, il nous faut jouer serré !

...

Finalement, c'est au début de l'après-midi que les deux enquêteurs quittent le village. La route a été excellente, sans embouteillage.

Puisque Vincent conduisait très facilement la voiture, Maximine a pu faire sa sieste, mais Vincent le veillait d'un oeil vague. La destination était une petite rue derrière la gare. D'emblée, Vincent a suivi les indications de la gare, et donc, il fallait alors revoir l'histoire pour retrouver la rue de Bach... et le numéro 80.

C'était un petit immeuble carré avec une rondeur qui lui donnait un air très moderne.

À l'arrêt de la voiture, Maximine s'éveille...

V: C'est ici...

M: Enfin...

V: Je vais devoir me parquer dans la rue...

M: Fait rien...

V: Hum... belle chaumière...

M: Oui, notre client pourra y passer ses dernières années...

V: C'est-à-dire ?

M: C'est une maison de retraite...

V: Ah... voilà... nous ne sommes pas loin...

M: Magnifique, on va se dégourdir... en plus,
il y a du soleil, ici !

...

Les voilà qu'ils se dirigent vers le numéro 80, en suivant le trottoir sur le côté impair...

...: Monsieur Delaroche, n'est-ce pas ?

Ils s'arrêtent, quelque peu interloqués.

Qui diable pouvait ainsi le désigner par son nom ?

Une femme se tenait à ses côtés, une jeune fille, dont la mise très simple soulignait la silhouette distinguée, et dont la jolie figure avait une expression inquiète et douloureuse...

...: Vous êtes bien Monsieur Maximine Delaroche ?

Comme il se taisait, autant par désarroi que par habitude de prudence, elle redit une troisième fois...

...: C'est bien à Monsieur Maximine Delaroche que j'ai l'honneur de parler ?

M: Pardon, oui, mais que me voulez-vous ?

...: Écoutez-moi, Monsieur, c'est très grave, je sais que vous allez au 80...

M: Que dites-vous ?

...: Je sais... je sais... eh bien, il ne faut pas... non, vous ne devez pas y aller... je vous assure que vous le regretteriez... Si je vous dis cela, ne pensez pas que j'y aie quelque intérêt. Non, c'est par raison, c'est en toute conscience...

...

Maximine essaye de l'écarter, mais elle insiste...

...: Oh, je vous en prie, ne vous obstinez pas...

Ah !, si je savais comment vous convaincre !

Regardez tout au fond de moi, tout au fond de mes yeux... ils sont sincères... ils disent la vérité !

...

Elle offrait ses yeux éperdument, de ces beaux yeux graves et limpides, où semble se réfléchir l'âme elle-même.

Vincent Dupertuis hoche la tête...

V: Mademoiselle a l'air bien sincère...

...: Mais oui !, et il faut avoir confiance...

V: J'ai confiance, Mademoiselle...

...

...: Oh, comme je suis heureuse !, et votre ami aussi, n'est-ce pas ?, je le sens... j'en suis sûre !
 Quel bonheur !, tout va s'arranger ! Ah !,
 la bonne idée que j'ai eue ! Tenez, Monsieur,
 il y a un café, le Utopia, allez-y de ma part, prenez
 ce que vous voulez et repartez !

...

Elle cherchait à l'entraîner... Maximine Delaroche
 lui saisit le bras et d'une voix qu'il cherchait à rendre
 aussi douce que possible...

M: Mademoiselle, excusez-moi de ne pouvoir accéder
 à votre désir, mais je n'abandonne jamais une tâche
 que j'ai entreprise...

...: Je vous en supplie... je vous en supplie...
 Ah, si vous pouviez comprendre !

...

Maximine s'éloigne rapidement...

V: Ayez bon espoir... il ira jusqu'au bout de l'affaire...
 je n'ai pas d'exemple où il ait encore échoué...

...

Et Vincent rattrape Maximine en courant...

V: Dis... nous qui pensions travailler incognito... je ne serais
 pas étonné que la gendarmerie nous attende
 à l'entrée du bâtiment, et qu'il y ait une réception
 officielle, avec toasts et champagne...

M: Ah, quand tu te mets à avoir de l'esprit, Vincent,
 tu en vaux deux !

...

La lettre écrite par Stéphane Dafflon prouvait qu'il désirait cette bataille, et qu'il ferait tout, une fois de plus, pour contrer son rival. Pourquoi ? Quel motif le poussait à recommencer la lutte ?

Comme Vincent le connaissait bien dans la plus stricte confidentialité, il se demandait bien quel était le motif de cette "attaque" alors qu'il avait tout intérêt à se faire discret... surtout que Vincent était entre les deux. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'allait pas changer de camp, car il aimait bien trop son métier de détective et enquêteur à la police fédérale.

Maximine a eu une seconde d'hésitation. Il fallait vraiment que Stéphane Dafflon soit bien sûr de la victoire pour montrer tant d'insolence, et n'était-ce pas tomber dans le piège que d'accourir ainsi au premier appel ?

Maximine marchait droit devant jusque devant le 80 où Monsieur Indermuhle habite avec sa femme et ses enfants. La maison était somptueuse. Il ne fallait ni chercher le style architectural ni le jardin même s'il y avait des arbres autour de la maison. Il fallait voir une habitation moderne et fonctionnelle.

Après avoir sonné, les deux enquêteurs sont reçus par un valet qui les conduit dans un petit salon situé sur l'autre façade. C'était bien étonnant de voir un valet, à notre époque. Ils s'asseyent et inspectent d'un coup d'oeil rapide les objets précieux qui encombraient cette pièce... Il pouvait qualifier les jolies choses, mais il n'achève pas son prétoire, car la porte s'était ouverte, et Monsieur Indermuhle entrait, suivi de sa femme.

Contrairement aux déductions de Vincent, ils étaient tous deux jeunes, élégants, et très vifs d'allure et de paroles, puisque tous deux remercient les enquêteurs d'être déjà présents...

Mme I.: C'est trop gentil à vous !, un pareil dérangement !
Nous sommes presque heureux de l'ennui qui nous arrive, puisque cela nous procure le plaisir de ...

M. I.: Mais le temps est de l'argent, le vôtre surtout, Monsieur Delaroche. Aussi, allons droit au but !
Que pensez-vous de l'affaire ? Espérez-vous la mener à bien ?

M: Pour la mener à bien, il faudrait d'abord la connaître...

Mme I.: Vous ne la connaissez pas ?

M: Non, et je vous prie de m'expliquer les choses sans rien omettre... s'il vous plaît...

Mme I.: Il s'agit d'un vol...

M: Quel jour a-t-il eu lieu ?

M. I.: Samedi dernier, dans la nuit de samedi à dimanche, pour être précis...

M: Il y a donc 6 jours... poursuivez...

M. I.: Il faut dire, d'abord, que ma femme et moi, tout en nous conformant au genre de vie qu'exige notre situation, nous sortons peu. Toutes nos soirées, ou à peu près, s'écoulaient ici, dans cette pièce où nous avons réuni quelques objets d'art. Samedi dernier donc, vers 23 heures, j'éteins l'éclairage et, ma femme et moi, nous nous retirons comme d'habitude dans notre chambre...

M: Où se trouve-t-elle ?

...

M. I.: Juste à côté, voyez cette porte.

Le lendemain, c'est-à-dire d'un dimanche, je me levais de bonne heure. Comme Suzanne, ma femme dormait encore, je venais ici aussi doucement que possible pour ne pas la réveiller... Et quel a été mon étonnement en constatant que cette fenêtre était ouverte, alors que, la veille au soir, nous l'avions bien fermée !

V: Votre domestique...

M. I.: Personne n'entre ici le matin avant que nous n'ayons sonné. Du reste, je prends toujours la précaution de pousser le verrou de cette autre porte. Donc la fenêtre avait bien été ouverte du dehors. J'en ai d'ailleurs la preuve, puisque le pan de droite a été découpé...

M: C'est cette fenêtre ?

M. I.: Oui, c'est cette fenêtre... Comme vous pouvez vous en rendre compte, nous sommes ici au premier étage, et vous apercevez toute la cour arrière et le bâtiment en face. Difficile de passer inaperçu, et pourtant... L'homme est sans doute venu avec une camionnette drôlement bien équipée...

M: En êtes-vous certain ?

M. I.: Les seules traces que j'ai vues sont sur la rambarde, deux légères éraflures, causées évidemment par leur équipement pour effectuer le trou dans le verre, c'est du moins ce que je suppose...

V: Avez-vous déjà contacté un vitrier ?

M. I.: Pas encore, car je voulais que vous voyiez l'ouverture faite... même si j'ai l'autorisation du juge pour ce faire...

Mme I.: D'après vous, comment est-ce possible ?

V: Le verre isolant est difficile à couper...

M. I.: C'est aussi ce que l'on m'a dit, et d'autant plus à cause du gaz qu'il y a à l'intérieur...

...

Maximime réfléchit un moment et reprend...

M: Bien... et que vous a-t-on volé ?

M. I.: Entre cette Vierge du 11^{ème} siècle et ce tabernacle en argent ciselé, il y avait une petite lampe juive... elle a disparu...

V: Et c'est tout ?

M. I.: Oui, c'est tout...

M: Ah... et excusez mon ignorance, mais qu'appellez-vous une lampe juive ?

Mine I.: Ce sont de ces lampes en cuivre dont on se servait autrefois, composées d'une tige et d'un récipient où l'on mettait l'huile. De ce récipient s'échappaient deux ou plusieurs becs destinés aux mèches...

M: Somme toute, des objets sans grande valeur...

M. I.: Sans grande valeur en effet, mais celle-ci contenait une cachette où nous avons l'habitude de placer un magnifique bijou ancien, une cheminère en or, sertie de rubis et d'émeraudes qui était d'un très grand prix... Notre héritage...

M: Pourquoi avoir cette habitude ?

M. I.: Ma foi, Monsieur, je ne saurais trop dire. Peut-être le simple fait d'utiliser une cachette originale que personne ne suggérerait...

V: Personne ne la connaissait donc ?

Mine I.: Personne, cela va de soi !

M: Sauf, évidemment, le voleur de la cheminère, sans quoi, il n'aurait pas pris la peine de voler la lampe juive...

M. I.: Évidemment, mais comment pouvait-il la connaître, puisque c'est le hasard qui nous a révélé le mécanisme secret de cette lampe ?

...

V: Le même hasard a pu le révéler à quelqu'un...
un familier de la maison... votre domestique... mais
continuons... la justice a-t-elle été prévenue ?

M. I.: Sans doute que le juge d'instruction a fait
son enquête, mais comme je vous l'ai écrit,
il ne semble pas que le problème ait la moindre chance
de n'être jamais résolu...

...

Maximine se lève et se dirige vers la fenêtre.
Il examine la découpe, puis il ouvre la fenêtre
et avec sa loupe, il se met à étudier les éraflures de
la rambarde, puis il prie Monsieur Indemuhle de
le conduire à l'arrière de la maison.

Le propriétaire avait un autre accès que celui de faire
le tour par la porte d'entrée puis le petit terrain ou par
la rue de Bach. De cette rue, on accède aux bureaux
qui sont au rez-de-chaussée.

L'accès du propriétaire passe donc par la buanderie.

Maximine ausculte la façade et le sol où il était bien
difficile de trouver quoi que ce soit d'exploitable.

Si l'on considère le fait qu'une camionnette ait été utilisée,
on a dû la voir de l'immeuble d'en face. Avec un équipement
adéquat, il n'a pas autrement fallu plus de dix minutes pour
réaliser le vol.

C'est en tout cas le temps qu'il faut pour ne pas être repéré
d'une manière ou d'une autre. Le souci est de ne pas laisser
de trace ni d'avoir fait du bruit. C'était l'oeuvre
d'un professionnel.

Tous deux s'en retournent au séjour où les attendaient Madame Indermuhle et Vincent qui n'avait fait que regarder par la fenêtre. Le bâtiment voisin a trois étages.

Quelqu'un a surement dû voir quelque chose, mais suivant l'heure où a été commis le vol, il y a de fortes chances pour que tous dormaient profondément.

Maximine Delaroche a gardé un moment le silence...

M: Dès le début de votre récit, Monsieur, j'ai été frappé par le côté vraiment trop simple de l'agression. Une échelle, une camionnette, couper le verre, choisir un objet et s'en aller, non, les choses ne se passent pas aussi facilement. Tout cela est trop clair, trop net...

M. I.: Mais alors ?

M: J'ai plus le sentiment que le vol de la lampe juive a été commis sous la direction d'un commanditaire: Stéphane Dafflon...

M. I.: Stéphane Dafflon ! Qui est-ce ?

V: Un voleur de renommée !

M. I.: Ah...

M: Il a été commis sans que personne entre ici... un domestique serait peut-être descendu de la fenêtre de l'étage...

M. I.: Mais sur quelles preuves ?

...

M: Stéphane Dafflon ne serait pas sorti du séjour avec seulement la lampe... car prendre la lampe ne l'aurait pas empêché de prendre cette tabatière enrichie de diamants, ou ce collier de vieilles opales. Il lui suffisait de deux gestes en plus. S'il ne les a pas accomplis, c'est qu'il ne les a pas vus...

M. I.: Et les traces relevées ?

M: Comédie ! Mise en scène pour détourner
les soupçons !

M. I.: Les éraflures de la balustrade ?

M: Elles ont été produites avec du papier de verre.
Tenez, voici quelques brins de papier que j'ai recueillis
au bas de la rambarde...

M. I.: Personne d'autre ne les a vus !?

M: Faut croire que non...

M. I.: Et vous en concluez ?

M: J'en conclus qu'il est plus facile de faire un trou depuis
l'intérieur... un moment où vous n'étiez pas là...
la veille par exemple...

...

Monsieur Indermuhle s'incline. Il y avait quarante minutes
que Maximine Delaroche avait franchi le seuil de cette
porte, et il ne restait plus rien de tout ce que l'on avait cru
jusqu'ici sur le témoignage même des faits apparents.

Une autre réalité se dégagait, fondée sur quelque chose
de beaucoup plus solide, le raisonnement
d'un enquêteur de renom...

Mme I.: L'accusation que vous lancez contre notre employé
de maison est bien grave, Monsieur. C'est un ancien
serviteur de la famille, et bien loin de nous trahir !

...

M: Dans ce cas, comment expliquer que cette lettre ait pu
me parvenir le jour même et par le même courrier que
celle que vous m'avez écrite ?

...

Maximine tend à Madame Indermuhle la lettre
que lui avait adressée Stéphane Dafflon.

Madame Indermuhle était stupéfaite...

Mine I.: Mais comment a-t-il su ?

V: Vous n'avez mis personne au courant de votre lettre ?

M. I.: Personne, c'est une idée que nous avons eue
l'autre soir à table...

M: Devant votre domestique ?

M. I.: Il n'y avait que nos deux enfants, euh, non...
Sophie et Henriette n'étaient plus à table,
n'est-ce pas, Suzanne ?

...

Madame Indermuhle réfléchit...

Mine I.: En effet, elles avaient rejoint... Mademoiselle...

M: Mademoiselle qui ?

M. I.: Alice Demund, une de leurs amies qui était arrivée
un peu plus tôt...

M: Elle n'a donc pas pris le repas avec vous ?

Mine I.: Non, elle est restée à attendre dans
la chambre....

...

Vincent a eu une idée...

V: La lettre écrite à Monsieur Delaroche a-t-elle été mise
à une boîte postale ou portée à la poste ?

M. I.: Naturellement à la poste... c'était un recommandé !

V: Qui donc la portée ?

M. I.: Dominique, notre homme de maison depuis 20 ans.
Toute recherche de ce côté serait du temps perdu,
croyez-moi !

V: Oh, on ne perd jamais son temps quand on cherche !

...

La première partie de l'enquête était terminée. Maximine Delaroche demande la permission de s'en aller. Comme convenu dans la lettre de Monsieur Indermuhle, les enquêteurs pouvaient séjourner sur place. Ils ont été menés à la chambre d'amis, au deuxième étage... étage où se trouvent aussi les trois chambres des filles et celle de Dominique le domestique, l'homme de maison fidèle à la famille depuis 20 ans. Il était donc au service des parents Indermuhle dès le mariage et l'emménagement des jeunes Indermuhle ici présents.

Maximine et Vincent ont ensuite profité d'une heure pour aller flâner en ville, prendre un café au Café Utopia. Si tous deux sont restés songeurs, ils ne pouvaient s'empêcher de repenser à cette demoiselle qui leur avait préconisé de ne pas se rendre chez les Indermuhle. Elle devait savoir quelque chose, et pour le savoir, elle devait bien avoir vu ou entendu ce quelque chose... mais de qui ? De l'homme de maison ?

Subitement, Vincent a eu un éclair de lucidité, mais son "pacte de silence" avec Stéphane Dafflon l'empêchait de mettre au clair cette information. Cependant... Dominique... quoique trop évident, surtout avec 20 ans de service et puis encore une demoiselle... non, ce n'était pas possible !

Vincent a tout de suite effacé ces idées de sa mémoire, car c'était trop gros pour être si réaliste. Plus tard, le duo s'en retourne au numéro 80 par une autre rue, celle de Frey-Herosé alors que le bâtiment du même nom est une rue plus loin entre la Effingerweg et un bras de la Bachstrasse.

De retour, ils vont à la chambre d'amis jusqu'à ce que l'on vienne les chercher pour le repas du soir.

Au repas, le duo d'enquêteurs voit alors pour la première fois Sophie et Henriette, les deux enfants Indermuhle, deux jolies fillettes de 8 et de 6 ans. On causait peu. Maximine répond aux amabilités de Monsieur et Madame avec un air si rébarbatif qu'ils se résolvent au silence. Après le repas, on a servi le café. Maximine avale le contenu de sa tasse et il se lève quand, juste à ce moment-là, le domestique revenait avec un message téléphonique pour Maximine...

Il lit :

« Vous envoie mon admiration enthousiaste.

Les résultats obtenus par vous en si peu de temps sont étourdissants. Je suis confondu.

Luis Parenne »

Il a eu un geste d'agacement en montrant le message à Monsieur Indermuhle. C'était à ne rien n'y comprendre...

M: Commencez-vous à croire, Monsieur, que vos murs ont des yeux et des oreilles ?

M. I.: Ma foi, je n'y comprends rien...

...

Mme. I.: Moi non plus, mais ce que je comprends, c'est que pas un mouvement ne se fait ici qui ne soit aperçu par lui. Pas un mot ne se prononce qu'il ne l'entende !

...

Ce soir-là, Vincent se couchait avec la conscience légère d'un homme qui a rempli son devoir et qui n'a plus d'autre besoin que de s'endormir. Le fait d'être surveillé ne le dérangeait pas.

Aussi, s'endormit-il très vite, et de beaux rêves le visitaient où il poursuivait Stéphane Dafflon à lui seul et se disposait à l'arrêter de sa propre main, et la sensation de cette poursuite était si nette qu'il se réveille...

Quelqu'un frôlait son lit. Il saisit son revolver...

V: Un geste encore, Stéphane, et je tire !

M: Diable, comme tu y vas, mon cher !

V: Ah !, c'est toi, Maximine ! As-tu besoin de moi ?

M: Eh bien, oui, j'ai besoin de tes yeux... lève-toi...

...

Maximine le mène à la fenêtre...

M: Regarde... de l'autre côté...

V: Le bâtiment ?

M: Oui, ne vois-tu rien ?

V: Je ne vois rien...

M: Si, tu vois quelque chose...

V: Ah !, en effet, une ombre... deux même...

M: N'est-ce pas ? Tiens, elles rennuent...

Viens, ne perdons pas de temps !

...

À tâtons, en se tenant, ils descendent l'escalier, et arrivent dans une pièce qui donnait sur le perron du côté du jardin. Par les vitrages de la porte, ils aperçoivent les deux silhouettes à la même place...

M: "C'est curieux, il me semble entendre du bruit dans la maison..."

V: "Dans la maison ? Impossible ! Tout le monde dort !"

M: "Écoute, donc..."

...

À ce moment, un léger coup de sifflet vibrait du côté du dehors. Ils ont aperçu une vague lumière qui paraissait venir de l'habitation...

M: "Les Indemühle ont dû allumer...
C'est leur chambre qui est au-dessus de nous..."

V: "C'est eux sans doute que nous avons entendus...
Peut-être sont-ils aussi en train de surveiller..."

Un second coup de sifflet, plus discret encore...

M: "Je ne comprends pas, je ne comprends pas..."

V: "Moi non plus..."

Maximine tourne déverrouille la porte et la pousse doucement. Un troisième coup de sifflet, un peu plus fort celui-ci, et modulé d'autre sorte. Et au-dessus de leur tête, le bruit s'accroissait, se précipitait...

M: "On croirait plutôt que cela provient du séjour à l'étage..."

Il passe la tête dans l'entrebâillement, et aussitôt, recule en étouffant un juron. À son tour, Vincent regarde. Tout près d'eux, une échelle se dressait contre le mur, appuyée à la rambarde de la fenêtre...

V: Eh, parbleu, y a quelqu'un en haut !

M: Voilà ce que l'on entendait. Vite, enlevons l'échelle !

...

Mais à cet instant, une forme glissait du haut en bas, puis l'échelle a été enlevée, et l'homme qui la portait a couru en toute hâte vers l'endroit où l'attendaient ses complices. D'un bond, Maximine et Vincent s'élancent. Ils rejoignent l'homme alors qu'il posait l'échelle. De l'autre côté, deux coups de feu...

M: Tu es blessé ?

V: Non !

...

Vincent saisit l'homme par le corps et tente de l'immobiliser, mais l'homme se retourne, l'empoigne d'une main, et de l'autre lui assène un coup de couteau. Vincent a eu un soupir, vacille et tombe...

M: Damnation !, si on me l'a tué, je tue !

...

Il étend Vincent sur la pelouse et se rue vers les types, mais trop tard... lui et ses complices s'enfuyaient parmi les jardins voisins...

M: Vincent, Vincent, ce n'est pas sérieux, hein ?

Une simple égratignure...

Les portes de l'immeuble s'ouvrirent alors brusquement. Monsieur Indermuhle survient puis le domestique, tous deux munis de lampes de poche...

M. I.: Quoi ! Qu'y a-t-il ?, Monsieur Dupertuis est-il blessé ?

M: Rien, une simple égratignure, en cherchant à s'illusionner...

...

Le sang coulait, et Vincent était livide. On l'emmena à l'intérieur. 20 minutes plus tard, un médecin constatait que la pointe du couteau s'était arrêtée bien avant que cela soit trop grave...

M: Mon Vincent a toujours eu de la chance !

Dr: De la chance... de la chance...

M: Avec sa robuste constitution, il en sera quitte...

Dr: Pour 6 semaines de lit et deux mois de convalescence...

M: Ah, quand même !?

Dr: À moins de complications...

M: Pourquoi diable voulez-vous qu'il y ait des complications ?

...

Pleinement rassuré, Maximine Delaroche rejoint Monsieur au séjour. Cette fois, le mystérieux visiteur n'y avait pas mis la même discrétion. Sans vergogne, il avait fait main basse sur la tabatière enrichie de diamants, sur le collier d'opales et, d'une façon générale, sur tout ce qui pouvait prendre place dans les poches d'un honnête cambrioleur.

Quel désarroi !

La fenêtre était encore ouverte, ouverte grâce à l'ouverture restée de la première intrusion...

M. I.: Bref, c'est la répétition exacte du vol de la lampe juive !

M: Oui, si l'on accepte la première version adoptée par la justice...

M. I.: Vous ne l'adoptez donc pas encore ?

Ce second vol n'ébranle pas votre opinion sur le premier ?

M: Il la confirme, Monsieur !

M. I.: Est-ce croyable ! Vous avez la preuve irréfutable que l'agression de cette nuit a été commise par quelqu'un du dehors, et vous persistez à soutenir que la lampe juive a été soustraite par quelqu'un de notre entourage ?

M: Par quelqu'un qui habite ici...

M. I.: Alors comment expliquez-vous ça ?

M: Je n'explique rien, Monsieur, je constate deux faits qui n'ont l'un avec l'autre que des rapports d'apparence, je les juge isolément, et je cherche le lien qui les unit...

...

Était-ce si évident que cela ?

Pour un enquêteur comme Delaroche, sans doute !

Sa conviction semblait si profonde, ses façons d'agir fondées sur des motifs si puissants, que Monsieur cède encore une fois...

M. I.: Soit, nous allons prévenir la police...

M: À aucun prix !, à aucun prix ! J'entends ne m'adresser à ces gens que lorsque j'aurai besoin d'eux !

M. I.: Cependant, les coups de feu ?

M: Qu'importe !

M. I.: Votre ami ?

M: Mon ami n'est que blessé... obtenez du docteur qu'il se taise. Moi, je réponds de tout du côté de la justice !

...

. . .

Deux jours s'écoulaient, vides d'incidents, mais où Maximine Delaroche poursuivait sa besogne avec un soin minutieux et un amour-propre qu'exaspérait le souvenir de cette audacieuse agression, exécutée sous ses yeux, en dépit de sa présence, et sans qu'il ait pu empêcher le succès.

Infatigable, il fouille l'immeuble et les alentours, s'entretient avec le domestique, et fait de longues pauses à la cuisine et à l'étage des chambres. Et bien qu'il ne recueillit aucun indice qui l'éclaircisse, il ne perdait pas courage... Il se dit qu'il trouvera, car même le moindre petit détail pouvait avoir de l'importance.

Ce détail, dont il devait tirer de telles conséquences, et avec une habileté si prodigieuse que l'on peut considérer l'affaire de la lampe juive comme de celles où éclate le plus victorieusement son génie de policier, ce détail, c'est le hasard qui le lui fournit.

L'après-midi du troisième jour, comme il entrait dans une chambre située au-dessus du séjour, une chambre qui servait de salle d'études aux enfants, il trouvait Henriette, la plus petite des sœurs. Elle cherchait ses ciseaux. Elle s'amusait à fabriquer un télégramme comme il en avait reçu. La fille est partie.

Maximine Delaroche inspecte la pièce. Des journaux, il y en avait un paquet sur la cheminée. Il les déplie, et voit en effet des groupes de mots ou des lignes qui manquaient, régulièrement et proprement enlevés.

Mais il lui suffit de lire les mots qui précédaient ou qui suivaient, pour constater que les mots qui manquaient avaient été découpés au hasard par Henriette, évidemment. Machinalement, Maximine feuillète les livres de classe empilés sur la table, puis d'autres qui reposaient sur les rayons d'une étagère.

Et soudain, il a eu un cri de joie...

Dans un coin de cette étagère, sous de vieux cahiers anoncelés, il avait trouvé un album pour enfants, un alphabet orné d'images, et, à l'une des pages de cet album, un vide lui était apparu. Il vérifie.

C'était la nomenclature des jours de la semaine. Lundi, mardi, mercredi, etc. Le mot samedi manquait. Or, le vol de la lampe juive avait eu lieu dans la nuit d'un samedi. Maximine éprouvait ce petit serrement du coeur qui lui annonçait toujours, de la manière la plus nette, qu'il avait touché au noeud même d'une intrigue. Cette étreinte de la vérité, cette émotion de la certitude, ne le trompait jamais.

Fiévreux et confiant, il s'empresse de feuilleter l'album. Un peu plus loin, une autre surprise l'attendait. C'était une page composée de lettres majuscules, suivies d'une ligne de chiffres.

Neuf de ces lettres, et trois de ces chiffres avaient été enlevés soigneusement.

Il les inscrit sur son carnet, dans l'ordre qu'ils occupaient, et obtient le résultat suivant : CDEHNOPRZ-237...

Pouvait-on, en mêlant ces lettres et en les employant toutes, former un, ou deux, ou trois mots complets ?

Maximine le tente en vain. Une seule solution s'imposait à lui, qui revenait sans cesse sous son crayon, et qui, à la longue, lui parut la véritable, aussi bien parce qu'elle correspondait à la logique des faits que parce qu'elle s'accordait avec les circonstances générales.

Étant donné que la page de l'album ne comportait qu'une seule fois chacune des lettres de l'alphabet, il était probable, il était certain que l'on se trouvait en présence de mots incomplets et que ces mots avaient été complétés par des lettres empruntées à d'autres pages.

Dans ces conditions, et sauf erreur, l'énigme se posait ainsi:
REPOND.Z – CH – 237

Le premier mot était clair: "répondez", et un E manquant parce que la lettre E, déjà employée, n'était plus disponible. Quant au second mot inachevé, il formait indubitablement, avec le nombre 237, l'adresse que donnait l'expéditeur au destinataire de la lettre. On proposait d'abord de fixer le jour au samedi, et l'on demandait une réponse à l'adresse CH.237.

Ou bien CH.237 était une formule de poste restante, ou bien les lettres CH faisaient partie d'un mot incomplet. Maximine Delaroche feuillète l'album: aucune autre découpe n'avait été effectuée dans les pages suivantes.

Il fallait donc, jusqu'à nouvel ordre, s'en tenir à l'explication trouvée...

H: C'est amusant, n'est-ce pas ?

...

Henriette était revenue...

M: Si c'est amusant ! Seulement, tu n'as pas d'autres papiers ?... Ou bien des mots déjà découpés et que je pourrais coller ?

H: Des papiers. ?... Non... et puis, Alice ne serait pas contente !

M: Pourquoi Alice ?

H: Elle m'a déjà grondée...

M: Pourquoi ?

H: Parce que je vous ai dit des choses... et qu'elle dit qu'on ne doit jamais dire des choses sur ceux qu'on aime bien...

M: Tu as absolument raison...

...

Henriette semblait ravie de l'approbation, tellement ravie qu'elle sort d'un menu sac de toile, épinglé à sa robe, quelques loques, 3 boutons, 2 morceaux de sucre, et finalement, un carré de papier qu'elle tend à Maximine Delaroche...

C'était un numéro de billet de taxi, le 8279... un billet tombé de la poche de Alice, d'un dimanche soir, à la messe.

Maximine s'en va trouver Monsieur Indermuhle
et il l'interroge sur Mademoiselle Alice...

M. I.: Alice Demund ! Est-ce que vous penseriez ? ...
C'est impossible !

M: Depuis combien de temps vient-elle plus ou moins
régulièrement voir vos filles ?

M. I.: Un an seulement, mais je ne connais pas de personne
qui soit plus gentille et en qui j'ai le plus de confiance...

M: Comment se fait-il que je ne l'aie pas encore aperçue ?

M. I.: Elle ne vient pas tous les jours...

M: Où est-elle ?

M. I.: Depuis son retour, elle a voulu s'installer au chevet
de votre ami. Elle a toutes les qualités de
la garde-malade... douce... prévenante...
Monsieur Dupertuis en paraît enchanté...

M: Ah ! ?

...

Maximine Delaroche qui avait complètement négligé
de prendre des nouvelles de son camarade...

M: Et le dimanche matin, est-elle sortie ?

M. I.: Le lendemain du vol ?

M: Oui...

...

Monsieur Indermuhle appelle sa femme et lui pose
la même question...

Mme I.: Mademoiselle Alice est partie comme
à l'ordinaire pour aller à la messe de 11 heures avec
les enfants...

M: Mais, auparavant ?

Mine I.: Auparavant ? Non... ou plutôt... mais j'étais si bouleversée par ce vol ! Cependant, je me souviens qu'elle m'avait demandé la veille l'autorisation de sortir le dimanche matin... pour voir une cousine de passage, je crois...

Mine I.: Mais je ne suppose pas que vous la soupçonniez ?

M: Certes, non... cependant, je voudrais la voir...

Mine I.: Elle est avec votre collègue...

...

Maximine monte jusqu'à la chambre où se reposait Vincent. Une femme, vêtue comme les infirmières, était courbée sur le malade et lui donnait à boire. Quand elle se tourne, Maximine Delaroche reconnaît la jeune fille qui l'avait abordé dès leur arrivée. Il n'y a pas eu entre eux la moindre explication. Alice Demund sourit doucement, de ses yeux charmants et graves, sans aucun embarras.

Maximine voulait parler, mais... Alors elle a repris sa besogne, évoluant sous le regard étonné de Maximine, remuait des flacons, déroulait des bandes de toile, et de nouveau lui adresse son clair sourire.

Maximine est redescendu. Il informe Monsieur Indermuhle de son départ pour une balade en ville. Il retrouve sa voiture et il se rend à la gare de Arau pour voir les taxis. Il a cherché la voiture 8279 qui n'étant pas là. Il a donc attendu jusqu'à ce que le chauffeur d'aigne revenir. Il a demandé à un autre chauffeur s'il pouvait le joindre, mais quoi qu'il en soit, il ne viendrait pas sur-le-champ.

Bien plus tard, la voiture arrive et stationne à la fin de la file. Maximine va donc le voir, entre à l'avant alors que le chauffeur roupète. Maximine sort son badge fédéral.

Le chauffeur Bader raconte qu'il avait en effet "pris" une dame aux environs Lenzburgerstrasse à Buchs, une jeune dame en noir qui avait une grosse voilette et qui paraissait très agitée...

M: Elle portait un paquet ?

B: Oui, un paquet assez long...

M: Et vous l'avez emmené ?

B: Oui, à Aurorastrasse, au coin de la place RochHolzweg. Elle y est restée une dizaine de minutes, et puis on s'en est retourné à Buchs, à Lenzburgerstrasse...

M: Vous reconnaissez la maison où elle est allée à Aurorastrasse ?

B: Parbleu ! Faut-il vous y conduire ?

M: Tout à l'heure. Conduisez-moi d'abord au poste de police de la ville...

B: C'est en face de la gare !

M: Ah !?, dans ce cas... je vous remercie de votre collaboration...

B: À votre service, Monsieur...

M: Laissez-moi votre numéro de téléphone, je vous appellerai pour me conduire là-bas...

B: Hum... oui, voici ma carte...

M: Merci, on se voit tantôt...

...

Au poste de police, Maximine a eu la chance de rencontrer aussitôt l'inspecteur principal Grünenfelder.

Sachant qui arrivait, Monsieur Maximine Delaroche de la police de Berne, il devait avoir deviné le pourquoi de cette visite. On le conduit à son bureau...

G: Bonjour, Monsieur Delaroche...

D: Bonjour, Monsieur Grünenfelder... narré de vous déranger, êtes-vous libre ?

G: S'il s'agit de Stéphane Dafflon, non !

D: Il s'agit de Stéphane Dafflon !

G: Alors, je ne bouge pas !

D: Comment !, vous renoncez ?

G: Je renonce à l'impossible ! Je suis las d'une lutte inégale, où nous sommes sûrs d'avoir le dessous. C'est lâche, c'est absurde, tout ce que vous voudrez... je m'en moque ! Stéphane Dafflon est plus fort que nous, et par conséquent, il n'y a qu'à s'incliner...

D: Moi, je ne m'incline pas !

G: Vous y viendrez, vous, comme les autres...

...

G: De quoi s'agit-il ?

D: Eh bien, c'est qu'il s'agit d'un spectacle qui ne peut manquer de vous faire plaisir !

G: Ah !, ça, c'est vrai... j'aime ça... et puisque vous n'avez pas votre compte de coups de bâtons, allons-y.

Que voulez-vous savoir que je sache et que vous ignorez encore ?

D: Eh bien, j'ai un chauffeur de taxi qui va nous emmener quelque part...

G: N'avez-vous pas de voiture ?

D: Si, mais ce serait le meilleur moyen pour annoncer notre arrivée, de même que n'importe quelle autre...

G: Alors que pas un taxi ?

D: Eh non, surtout si c'est un habitué...

...

G: Ah, je vois... bien... cher Monsieur Delaroche,
mon emploi du temps a changé, vous avez de la chance !

...

Tous deux se rendent à la gare vers les taxis.
Ils montent dans le taxi de Maximine, enfin...
Sur son ordre, le chauffeur les emmène à la Aurorastrasse.
Monsieur Badler arrête la voiture un peu avant la maison et
de l'autre côté de la route, sur une place verte.

Le jour commençait à baisser. À leur gauche, une bâtisse.
Il en sort un gamin qui ne manque pas de venir vers eux,
pensant qu'ils étaient là pour lui, ou du moins pour sa famille.
Monsieur Grünenfelder lui fait signe de s'en aller,
mais le gamin reste planté là...

M: Eh, mon garçon, salut... dis-moi, saurais-tu qui habite
cette maison juste à gauche ?

...: Ma foi, pas précisément, mais ils ont emménagé
il y a quelques mois...

M: Sais-tu, si au matin de dimanche dernier,
il était venu une jeune dame en noir ?

...: En noir ? Oui, vers neuf heures... celle qui monte
au second !?

M: Tu la vois souvent ?

...: Non, mais depuis quelque temps, d'avantage...
la dernière quinzaine, presque tous les jours...

M: Tu ne vas pas à l'école ?

...: Si, mais elle vient toujours quand je suis là...

M: Et depuis dimanche ?

...: Une fois seulement... sans compter aujourd'hui...

M: Comment !, elle est venue ?

...: Elle est là...

M: Elle est là !?

...: Voilà bien dix minutes. Sa voiture est sur la première place de parc de l'usine... même si elle n'a pas le droit d'y mettre sa voiture puisqu'elle vient ici à cette maison...

M: Et par le plus grand des hasards, saurais-tu qui est le locataire du second ?

...: Il y en a deux, une modiste, Mademoiselle Langeais, et un Monsieur qui a loué deux chambres meublées, sous le nom de Brönmann...

M: Pourquoi dis-tu "sous le nom" ?

...: Une idée à moi que c'est un nom d'emprunt.

Ma mère fait son ménage: eh bien, toutes ses chemises ont des initiales et il n'y en a pas deux chemises avec les mêmes !

M: Comment vit-il ?

...: Je crois savoir qu'il est presque tout le temps dehors... si je l'ai vu 2 fois, c'est beaucoup...

M: Est-il rentré, la nuit de samedi à dimanche ?

G: Comment peut-il savoir cela ?

...: Dans la nuit de samedi à dimanche ?

Que je réfléchisse... oui, samedi soir, il est rentré et il n'a pas bougé... Excusez-moi, Monsieur, j'ai le sommeil fragile, une mouche, un moustique... un petit craquement, et je me réveille... même une voiture qui passe ici sur la route...

G: Et saurais-tu le reconnaître ?

...: Ma foi, pas spécialement ! Ma mère dit qu'il est grand, parfois moyen, gros, parfois fluet... brun et blond. Elle pense que c'est un travesti, du moins un type qui aime se déguiser. Il se peut qu'il joue au théâtre... mais ce n'est qu'une supposition de ma part !

...

Grünenfelder et Maximine Delaroche se regardent...

Ce devait être lui... Il y a eu, chez l'enquêteur fédéral un instant de trouble qui s'est traduit par un bâillement. Il demande son nom. Julius Basler. Et voilà que la jolie fille...

Une demoiselle a apparu au seuil de la porte et traversait la place...

J: Eh, voici Bröninann !

G: Monsieur Bröninann ?

M: Celui qui porte un paquet sous le bras...

G: Mais il ne s'occupe pas de la jeune fille.

Elle regagne seule sa voiture...

J: Ah !, c'est que je ne les ai jamais vus ensemble !

...

Les deux policiers sont sortis précipitamment de la voiture, et ils se sont mis à couvert. Il leur fallait réagir.

Maximine a reconnu la silhouette de Stéphane Dafflon, qui s'éloignait par la Philosophenweg.

Mais que pouvaient-ils faire ? ...

G: Qui préférez-vous suivre ?

M: Lui, parbleu ! C'est le gros gibier !

G: Alors, moi, je file la demoiselle !

M: Non, non, la demoiselle, je sais où la retrouver...
suivez-moi, ne me quittez pas !

...

Ils traversent la route, et à distance, et en utilisant l'abri momentané d'une fourgonnette, ils se mettent à la poursuite de Stéphane Dafflon.

Poursuite facile d'ailleurs, car il ne se retournait pas et marchait rapidement, avec une légère claudication de la jambe droite, si légère qu'il fallait l'oeil exercé d'un observateur pour la percevoir. S'ils avaient été plusieurs, cela aurait été facile de l'attraper. Grünenfelder pouvait appeler, mais il lui fallait être persuasif sur une enquête dont il ne voulait plus s'occuper.

Au croisement avec la route Rombachweg, la passerelle Zurlindensteg franchit le fleuve. Stéphane Dafflon est descendu jusqu'au bord du fleuve. Il y restait quelques secondes sans qu'il leur ait été possible de distinguer ses gestes. Puis il remonte la berge et revient sur ses pas. Ils se collent contre le mur d'un garage. Stéphane Dafflon passe près d'eux...

Il n'avait plus de paquet. Et comme il s'éloignait, plus loin, un autre individu arrivait par une petite route alors que Stéphane remontait le chemin des Philosophes...

M: "Il a l'air de le suivre aussi, celui-là..."

G: "Oui, il m'a semblé déjà le voir à un moment."

...

La chasse recommence, mais compliquée par la présence de ce nouvel individu. Stéphane Dafflon remontait le chemin qui suivait l'Are, toujours nonchalamment, et ainsi revenir à la première maison de la rue Aurora. Julius était à nouveau là lorsque Grünenfelder arrive au haut de la route...

G: Tu l'as vu, n'est-ce pas ?

J: Oui, il est remonté chez lui...

G: Il est donc seul !?

J: La demoiselle n'est pas revenue...

G: Delaroche, le plus simple est que je m'installe à la porte même de Stéphane Dafflon, tandis que vous allez chercher mes agents. Je vais vous donner un mot...

D: Et s'il s'échappe pendant ce temps ?

G: Puisque je reste !

D: Un contre un, la lutte est inégale avec lui !

G: Je ne peux pourtant pas forcer son domicile, je n'en ai pas le droit, la nuit surtout...

D: Quand vous aurez arrêté Stéphane Dafflon, on ne vous chicanera pas sur les conditions de l'arrestation.

D'ailleurs, quoi ! Il s'agit tout au plus de sonner.

Nous verrons alors ce qui se passera...

G: Euh... ma foi...

...

Ainsi, ils montent.

Une porte à deux battants à gauche du palier.

Grünenfelder sonne. Aucun bruit. Il sonne de nouveau.

Pas de réponse...

D: "Entrons..."

G: "Oui, allons-y..."

Pourtant, ils demeuraient immobiles, l'air irrésolu. Comme des gens qui hésitent au moment d'accomplir un acte décisif, ils redoutaient d'agir, et il leur semblait soudain impossible que Stéphane Dafflon soit là, si près d'eux, derrière cette cloison fragile qu'un coup de poing pouvait abattre.

L'un et l'autre le connaissaient trop, le diabolique personnage, pour admettre qu'il se laisse pincer aussi stupidement.

Non, non, mille fois non, il n'était plus là...

Par quelque issue convenablement préparée, il avait dû s'évader, et une fois de plus, c'est l'ombre seule de Stéphane Dafflon qu'on allait apercevoir.

Ils frissonnent. Un bruit imperceptible, qui venait de l'autre côté de la porte, avait comme effleuré le silence. Et ils ont l'impression, la certitude, que tout de même qu'il soit là, séparé d'eux par la mince cloison de bois, et qu'il les écoutait, qu'il les entendait. Que faire ?

La situation était tragique. Malgré leur sang-froid, une telle émotion les bouleversait. Du coin de l'oeil, Grünenfelder consulte Delaroche. Puis, violemment, de son poing, il ébranle le battant de la porte. Un bruit de pas, maintenant, un bruit qui ne cherchait plus à se dissimuler...

Grünenfelder secoue la porte. D'un élan irrésistible, Delaroche, l'épaule en avant, l'abat, et tous deux se ruent à l'assaut... et ils s'arrêtent net.

Un coup de feu avait retenti dans la pièce voisine.

Un autre encore, et le bruit d'un corps qui tombait...

Quand ils entrent, ils voient l'homme étendu, la face contre la cheminée. Il a eu une convulsion. Son revolver glisse de sa main. Grünenfelder se penche et tourne la tête de cet homme.

Du sang couvrait la tête, ça giclait de deux larges blessures, l'une à la joue, et l'autre à la tempe...

G: Il est méconnaissable...

D: Parbleu !, ce n'est pas lui !

G: Comment le savez-vous ?, vous ne l'avez même pas examiné !

D: Pensez-vous donc que Stéphane Dafflon est homine
à se tuer ?

G: Pourtant, nous avons bien cru le reconnaître dehors...

D: Nous avons cru, parce que nous voulions croire, parce
que cet homme nous obsède !

G: Alors, c'est un de ses complices !?

D: Les complices de Stéphane Dafflon ne se tuent pas...

G: Alors, qui est-ce ?

...

Ils fouillent le cadavre. Dans une poche, Delaroché trouve un portefeuille vide, et dans une autre Grünenfelder trouve quelques pièces. Au linge, pas de marque, aux vêtements non plus. Dans une grosse malle et deux valises, rien que des effets.

Sur la cheminée, un paquet de journaux.
Grünenfelder les déplie...

G: Eh bien...

D: Qu'y a-t-il ?

G: Tous ces journaux sont en rapport avec le vol de
la lampe juive...

D: Vraiment ?

G: Oui...

D: Intéressant !

G: Vraiment ?

D: Étonnant, alors...

G: C'est surprenant, oui...

D: Qui donc êtes-vous ?, finalement !

...

G: Il faut faire venir les légistes...

D: Je le sais bien... j'aime réfléchir à haute voix...

G: Je comprends... ça aide de raisonner comme ça...

D: Parfois, étaler les papiers et les photos aide aussi, on voit mieux toute l'ampleur de l'enquête...

G: J'imagine... vous devez avoir de grands bureaux, à Berne...

D: Pas tant que ça...

G: Je disais ça...

D: Vous pensiez plutôt à la pile de dossiers...

G: Oui, c'est ça...

D: Alors oui... et pas qu'une... je me souviens de mon premier jour... le bureau vide, et on me donne un premier dossier avec quelques pages... il était mince comme ça... alors que maintenant, suivant le dossier...

G: J'en ai qui sont contenus dans plusieurs classeurs...

D: Moi aussi, rassurez-vous...

...

G: Bien, je crois que l'on a tout vu...

D: Vous permettez ?

G: Faites donc...

D: Je ne pense rien trouver, mais sait-on jamais...

G: J'ai déjà regardé là-dedans...

D: Sait-on jamais...

G: Bien sûr, bien sûr, votre regard n'est pas le mien...

D: N'y voyez pas de reproche...

G: Pas de souci, voyons...

...

G: Je vais prendre quelques photos...

D: Attention au flash, on va nous repérer !

G: Qu'importe !

D: Sait-on jamais...

G: Bien sûr, bien sûr...

...

Une heure après, lorsque Grünenfelder et Delaroche se retirent, ils n'en savaient pas plus sur le singulier personnage que leur intervention avait acculé au suicide... du moins en apparence.

Qui était-il ?

Pourquoi s'était-il tué ?

Par quel lien se rattachait-il à l'affaire de la lampe juive ?

Qui l'avait filé au cours de sa promenade ?

Autant de questions aussi complexes les unes que les autres...
autant de mystères...

Grünenfelder est rentré au poste pour faire son rapport et donner suite.

Delaroche a été reconduit chez les Indermühle.

Il a pu prendre un encas, même si ce n'est pas très bon de manger avant de se coucher.

Il a ensuite ruminé un moment avant de se coucher de fort mauvaise humeur.

...

Maximime avait encore assez bien dormi. Il n'était pas mécontent. Cependant, la suite des opérations allait être délicate.

Il s'est préparé pour cette nouvelle journée, et avant de sortir de la chambre, il reçoit un message:

« Stéphane Dafflon a l'honneur de vous faire part de son tragique décès en la personne de Monsieur Brönimann, et vous prie d'assister à ses convoi, service et enterrement, qui auront lieu aux frais de l'État, le jeudi 25 juin. »

Maximime connaissait le non du mort, et déjà, il se demandait comment Stéphane pouvait le connaître. Comme d'habitude, il a toujours une longueur d'avance.

Pour le moment, Maximime n'avait qu'une chose à faire, aller voir Vincent pour le mettre au courant de la situation.

Peut-être aura-t-il un avis ?

... à suivre dans le prochain épisode...

